

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ÉTUDE CRITIQUE
DU
LIVRE DE DRUMMOND

« NATURAL LAW IN THE SPIRITUAL WORLD »

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 24 Juillet 1900, à 4 heures

PAR

F. LE CORNU

ALÉNÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE VEUVE FÉLIX GUY & C^{ie}

11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ÉTUDE CRITIQUE

DU

LIVRE DE DRUMMOND

« NATURAL LAW IN THE SPIRITUAL WORLD »

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 24 Juillet 1900, à 4 heures

PAR

E. LE CORNU



ALENÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE VEUVE FÉLIX GUY ET C^{ie}

11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. MÉNÉGOZ, Président de la soutenance.

MM. MÉNÉGOZ,	}	Examineurs.
STAPFER,		
EHRHARDT,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

A M. E. MÉNÉGOZ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Témoignage de profonde reconnaissance.

INTRODUCTION

Henry Drummond¹ exposa d'abord ses idées dans quelques conférences faites aux environs de Glasgow, puis dans quelques articles de journaux. Conférences et articles eurent peu de succès. Cependant un directeur d'orphelinat demanda à M. Drummond la permission de réimprimer un de ses discours sous forme de traité ou brochure. « Ce que les orphelins pouvaient y gagner, dit l'auteur lui-même, excepté de s'exercer à l'impression de longs mots, c'est ce que je ne fus pas à même de découvrir. Mais comme ils n'avaient pas de parents, je fermai les yeux sur cette excentricité et je consentis ».

Plusieurs personnes écrivirent à M. Drummond que

¹ M. Drummond, né à Stirling (Ecosse), le 17 août 1851, se sentit appelé à devenir pasteur au commencement de l'année 1870. Il étudia les sciences religieuses à Edimbourg à New College, qui est la Faculté de théologie de l'Eglise libre d'Ecosse. Dès cette époque, il s'occupa avec passion de géologie et de botanique. En 1873, à la suite des grandes réunions de réveil tenues par Moody, il interrompit ses recherches scientifiques et se consacra à l'évangélisation de l'Ecosse et de l'Angleterre. En 1875, il revint à la Faculté de théologie, termina ses études l'année suivante, devint suffragant d'un pasteur d'Edimbourg, puis fit une longue excursion en Norvège. De retour en Angleterre, il se donna tout entier à la mission intérieure jusqu'à la fin de l'année 1877, où il fut chargé d'enseigner à Glasgow les sciences naturelles, comme professeur adjoint (lecturer), à Free Church College (17 septembre). Jeune encore, — il n'avait

ses vues étaient justes et pouvaient faire beaucoup de bien. Le théologien Ecossais réunit en un volume ces différents essais sous le titre : « *Natural law in the spiritual world* », et le présenta à plusieurs libraires de Londres. Ceux-ci refusèrent de le mettre en vente à leurs risques et périls. Découragé, M. Drummond ne songeait plus à s'adresser au grand public, lorsqu'un jour, se promenant dans Paternoster Row, il rencontra M. Hodder qui l'engagea fortement à lui envoyer au plus tôt le recueil de ses articles. Edité par Hodder and Stoughton en 1883, le livre de M. Drummond se vendit beaucoup en Angleterre, fut lu et apprécié diversement en Allemagne (l'encyclopédie de Zoeckler le mentionne avec beaucoup d'éloges), attaqué, défendu, loué en termes presque lyriques, critiqué avec âpreté et fureur dans un grand nombre de revues anglaises, notamment dans le *British Quarterly Review*, le *Churchman*, le *Knowledge*, l'*Expositor*. Dans certaines communautés religieuses, l'enthousiasme fut grand : on surnomma Drummond le Messie de l'Harmonie. La Faculté de théo-

que 26 ans — il accepta une mission scientifique (1879), dans les Montagnes rocheuses. Dès l'année 1881, il conçut le plan de son livre sur « *les lois spirituelles* ». Le 20 septembre il publia des notes sur la dégénération, le 30 septembre d'autres notes sur la biogénésie. Le livre lui-même parut en 1883. Les voyages lui plaisaient : en 1883-84, il explora le centre de l'Afrique, en 91 il parcourut les Nouvelles-Hébrides pour en étudier l'état géologique, la faune et la fleur. — Il écrivit un livre plein de faits sur l'Afrique Tropicale. — Le 31 mai 1884, il fut nommé professeur régulier. Il enseigna à Glasgow les sciences naturelles et leur accord avec les sciences religieuses jusqu'à sa mort, survenue le 9 mars 1897.

logie de Glasgow lui offrit une chaire où il traita jusqu'à sa mort du caractère naturel du surnaturel et du caractère surnaturel du naturel.

Plusieurs raisons nous ont engagé à étudier le livre de M. Drummond. Il est écrit dans une langue très agréable ; « *it is written in a most fascinating and charming style* », nous disait un de ses compatriotes. Il renferme des aperçus riches et nouveaux, un sentiment très profond de la vie religieuse. Malgré quelques passages où la pensée de l'auteur est incertaine et fuyante, où la logique semble ne pas tenir la première place, c'est un ouvrage qu'on lit volontiers, sans grand effort, sans fatigue intellectuelle, par manière de délassement et de repos. Loin d'être monotone, il brille par l'ingéniosité et l'habileté d'une dialectique, parfois subtile, toujours vivante et sincère, en même temps que par l'ordonnance harmonieuse des arguments et des développements. M. Drummond veut apporter une solution à un problème qui passionne presque tous les esprits. Les croyances traditionnelles se heurtent maintenant aux données précises des sciences. Parmi nos contemporains, il en est peu qui fassent volontiers deux parts dans leur existence, celle où ils sont chrétiens, celle où il s'occupent de libres recherches.

Comme leurs ancêtres, les hommes d'aujourd'hui ont des aspirations religieuses, mais connaissant les travaux de Copernic, de Newton, de Laplace, de Lamarck, de Darwin et de Spencer, ils refusent d'admettre l'interprétation hébraïque de la nature. Ils voudraient être à la fois chrétiens et savants, et ne pou-

vant y parvenir, ils souffrent. Ils reprennent le mot de M^{me} de Staël : « La religion n'est rien si elle n'est pas tout dans la vie. » La religion d'un homme, disent-ils, c'est sa vie tout entière considérée *sub specie æternitatis*, c'est son intelligence, sa volonté, son cœur s'unissant pour un travail commun, c'est son attitude même à l'égard de l'univers.

Si nous ouvrons un journal ou un livre religieux, nous trouvons des idées inacceptables, comme celle-ci par exemple : « Dans mon entourage, on soupçonnait, un jour, un certain orateur de n'être pas tout à fait sûr et l'on refusait de l'inviter à parler. J'allai vers lui et lui demandai : « Croyez-vous que la baleine avala Jonas ? » — « Oui. » — « Très bien. Alors, vous nous adresserez la parole à Northfield. » Et plus loin : « Oh ! je sais que certains philosophes modernes ont découvert ceci : le gosier de la baleine n'est pas plus large que mon poing. Mais il est écrit que Dieu *prépara* un poisson pour avaler Jonas. » Comme le disait la vieille femme : « Dieu aurait pu préparer un homme capable d'avalier une baleine. » (*Pleasure and profit in Bible study*, 1895, par Moody). Le journal *The Christian* (7 août 1899) rapporte que Moody a dit solennellement : « Je suis un chrétien orthodoxe. Je crois que le poisson avala Jonas ; je crois à un seul Esaïe ; je ne crois pas à l'évolution. »

Tant qu'une telle antinomie entre les méthodes scientifiques et la religion subsistera, rien ne pourra apaiser les intelligences tourmentées.

MM. Auguste Sabatier et E. Ménégoz viennent préci-

sément d'écrire pour cette catégorie d'esprits, dans le but de leur montrer que la croyance aux cosmogonies juives n'est pas une question sotériologique.

Selon ces théologiens, la Bible n'est pas un dictionnaire encyclopédique ; elle renferme des morceaux poétiques, théologiques, didactiques, mais elle ne contient pas une idée scientifique, enseignée comme telle.

M. Drummond s'est placé à un point de vue différent, mais qui répond aussi aux besoins spéculatifs des personnes cultivées. La connaissance humaine, d'abord cahotique, s'est peu à peu organisée, grâce à la découverte des lois.

Ainsi, il y a un siècle, la géologie était encore la science des catastrophes, des mouvements terrestres sans lien et sans explications connus. De nos jours, elle ne se borne plus à constater les changements, elle les explique, elle indique les lois qui régissent leur succession, les conditions qui amènent leur production. Il en est de même pour la botanique, la chimie et pour toutes les autres sciences. La religion seule semble échapper à la puissance des lois. On s'est contenté jusqu'ici de mettre en lumière les analogies qui existent entre les phénomènes spirituels et les phénomènes physiques. On a fait des comparaisons entre la résurrection du corps et celle du grain de blé, entre la nouvelle naissance dont parlait le Christ et la naissance naturelle. Beaucoup de prédicateurs, depuis saint Paul, ont eu recours à ces procédés faciles pour illustrer leurs discours. Mais personne n'a essayé de prouver que les lois du monde naturel sont, non seulement analogues, mais encore identiques aux lois

du monde spirituel. M. Drummond a eu la gloire de s'efforcer de le démontrer. On comprendra tout de suite l'importance et les conséquences fécondes d'une telle tentative, si l'on songe qu'elle satisfait le besoin d'unité inhérent à notre nature, ce besoin si puissant qu'il a donné naissance à beaucoup de systèmes de philosophie moniste, en même temps qu'elle donne à la religion plus de netteté, plus de clarté, surtout plus de solidité et de certitude, en la fondant, non pas sur l'autorité des hommes, que les esprits critiques n'acceptent plus, mais sur l'autorité de la nature, qu'en un siècle comme le nôtre, nul ne saurait rejeter.

Telle est la thèse de M. Drummond. Elle est faite pour séduire et pour enchanter. Nous l'examinerons en détail et nous nous demanderons si elle répond également aux exigences du chrétien et à celles du savant.

Nous avons divisé notre étude en trois parties : un examen de la méthode de notre auteur, un résumé des divers chapitres de son livre avec quelques brèves critiques, enfin une vue générale sur le problème des rapports de la Science et de la Religion¹.

¹ Les citations sont faites d'après la traduction française que M. Sanceau a faite du livre de M. Drummond (préface de M. Eug. Réveillaud). Librairie Fischbacher, Paris, 1889. Elles ont été scrupuleusement vérifiées sur la vingt-unième édition anglaise. — London, Hodder and Stoughton, 1887.

LA MÉTHODE

« Ce sera la tâche splendide de la théologie de l'avenir d'enlever le masque et de faire voir à un scepticisme en déclin le caractère naturel du surnaturel¹. »

« Ce que je désirerais surtout, c'est une considération attentive de la méthode..... je suis en effet convaincu de la fécondité d'une telle méthode à l'heure actuelle. » Préface de l'auteur (page 67).

M. Drummond veut faire œuvre de savant. Dans une longue Introduction il prévient le lecteur qu'il ne cherche pas à atteindre la vraisemblance mais bien la vérité scientifique. Il se défend d'avoir recours à l'intuition comme moyen de connaissance. Il se place sur le terrain des faits et emploie une méthode qui « rejette les hypothèses ne pouvant subir l'épreuve d'une règle logique quelconque familière à la science, lors même que l'hypothèse s'appuierait sur des intuitions, des aspirations ou même des vraisemblances généralement admises. Elle rejette également les spéculations idéalistes qui prétendent à la transcendance et qui font profession d'être au-dessus de la loi.

.

« Quand vous nous opposez des hypothèses, quelque sublimes et touchantes qu'elles soient, si on ne peut

¹ Drummond, *Les Lois de la nature*, etc., p. 112.

les énoncer dans les termes du reste de nos connaissances, si elles sont disparates avec ce monde d'enchaînement et de sensation qui est pour nous le tréfonds de toutes nos connaissances réelles, alors nous secouons la tête et nous nous détournons. » (Frédéric Harrison, cité par M. Drummond, p. 72).

Après avoir défini la loi « un ordre constant parmi les phénomènes de la nature », M. Drummond se propose de montrer que les lois gouvernant le monde naturel sont identiques à celles régissant le monde spirituel. Le théologien de Glasgow ne nie en aucune façon les différences qui existent entre le naturel et le spirituel, mais si les phénomènes sont dissemblables, les lois sont identiques et le spirituel peut être objet de science comme le naturel. Des considérations multiples et obscures, que nous analyserons plus loin avec soin, le prouvent. Pour M. Drummond la loi existe même quand elle n'a aucune action, quand elle ne s'applique à aucune matière. La continuité, « expression de la vérité divine dans le monde visible », lui paraît être un argument décisif en faveur de sa thèse. Si l'on objecte que dans le monde spirituel, il pourrait y avoir des lois nouvelles, ce théologien fait remarquer que cette supposition est sans fondement. L'existence de telles lois est improbable, inutile, inconnue. Notre vocabulaire, composé de mots empruntés à l'univers sensible, ne nous permettrait pas de les formuler.

M. Drummond termine son Introduction en déclarant que le monde visible n'est qu'un développement du monde invisible. C'est uniquement la « projection descendante du spirituel. » (P. 71.)

Nous allons examiner avec soin la méthode de M. Drummond, essayer de la bien comprendre et de la critiquer. C'est une tentative qui présente quelques difficultés. M. Drummond a un certain amour de l'obscurité, en tout cas, un beau mépris de la netteté et de la précision. Après avoir dit qu'il ne s'agissait pas d'analogie mais d'identité, il se sert fréquemment pour ne pas dire constamment du premier terme. Le théologien de Glasgow ne semble pas tenir en haute estime le principe d'identité. Nous ne songerions pas à lui reprocher de présenter dans des livres différents des vues contradictoires sur la même question — les philosophes sont coutumiers de ce fait, — mais nous ne pouvons nous empêcher de constater qu'il se contredit volontiers dans le même chapitre. Ainsi le monde spirituel ne saurait échapper à l'influence des lois naturelles, sans quoi il serait « le royaume du mystère » (p. 76). C'est là une proposition chère à M. Drummond. Cependant il n'hésite pas à écrire un peu plus loin : « Une science sans mystères est encore à trouver, une religion sans mystère est absurde..... Eliminer le mystère de l'univers, c'est éliminer la religion » (p. 93). Oubliant l'existence de la conscience morale il soutient bénévolement que la théologie doit ou s'appuyer sur l'autorité ou devenir une science naturelle (p. 94).

Il pose des interrogations qui étonnent : « le surnaturel est-il naturel ou contre nature ? » (p. 56). Il peut n'être ni l'un ni l'autre. De ce qu'il est distinct de la nature il ne suit pas qu'il lui soit opposé.

Presque toujours il tient pour scientifiquement admises des affirmations purement gratuites. Il part de

suppositions *a priori* que tous les savants ne sauraient admettre.

« Voici brièvement indiqué le terrain sur lequel nous nous plaçons.

« Si la nature est une harmonie, l'homme, dans toutes ses relations, physique, mentale, morale et spirituelle, ne peut manquer d'être compris dans son concert. Il est tout à fait improbable que l'homme spirituel puisse être séparé violemment de l'homme physique..... Il serait, en effet, difficile de concevoir..... » (p. 99).

On ne raisonne pas ainsi quand on prétend garder le parler élégant des savants. Pour démontrer la justesse d'une conception il ne suffit pas de dire : « Il est invraisemblable que etc. ». Ce qui était inintelligible pour nos aïeux, ne l'est plus pour nous. Ce qui actuellement est inacceptable pour M. Drummond, peut paraître évident aux savants futurs. La science tend de plus en plus à ne reconnaître dans le monde qu'un tissu de lois inflexibles, à remplacer la finalité par le mécanisme.

« L'opposé d'un univers continu serait un univers discontinu, un univers incohérent et inconséquent, aussi inconséquent dans toutes ses voies qu'une personne inconséquente peut être. En effet, supprimer la continuité de l'univers, ce serait la même chose que de supprimer la raison d'un individu. L'univers se détraquerait ; le monde serait un monde fou » (p. 102).

M. Drummond ne soupçonne pas qu'il existe une différence entre un univers discontinu et un univers sans loi. Un univers discontinu n'est nullement incohérent et inconséquent. Nous reconnaissons volontiers

qu'actuellement la science tend vers le continu, mais elle ne l'atteint pas. Nombre de philosophes, pour qui la réalité est discontinue, pensent même qu'elle ne l'atteindra jamais.

« L'homme comme être rationnel et moral veut avoir l'assurance que s'il s'en remet à la nature pour un résultat donné, par la raison que cette nature a précédemment conduit à compter sur ce résultat, son intelligence ne sera pas trompée, ni sa confiance en elle mise en défaut. Bref s'il doit se fixer à la nature on doit lui garantir qu'en agissant ainsi il ne sera « *jamais confondu* » (p. 103).

Personne, pas plus M. Drummond qu'un autre, ne pourra donner à l'homme cette garantie, car elle supposerait une connaissance complète des lois de la nature.

« La continuité est l'expression de la « *véracité divine dans la nature* » (p. 103). Comment M. Drummond, qui est naturaliste, peut-il adopter une façon de s'exprimer si manifestement en contradiction avec l'esprit de la science positive ? Comment M. Drummond, qui est théologien et chrétien, peut-il mettre la véracité divine à la merci d'une hypothèse ? Ne sait-il pas que si Leibnitz voit dans la continuité la loi universelle des choses, M. Renouvier et l'école critique la regardent comme une illusion psychologique ?

« Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples. Ayant défini le principe, nous pouvons passer à son application. L'argument peut se résumer en une phrase : de même que les lois naturelles sont continues dans tout l'univers de la matière et de l'espace, elles

doivent l'être aussi dans l'univers de l'esprit. Si on nie cela, qu'arrivera-t-il ? *C'est à ceux qui le nieront de fournir la preuve contraire.*

L'argument est fondé sur un principe reconnu de nos jours comme universel, et ceux qui sont assez hardis pour prétendre qu'il existe une région, du moins, où le principe de continuité ne se fait pas sentir, *doivent se charger de la réfutation.*

Pour y réussir, il faudrait d'abord renverser la nature, puis la science, et enfin l'esprit humain. Il peut sembler évident que bien des lois de la nature n'ont aucune relation avec le monde spirituel, et, en fait, ne s'étendent pas jusqu'à lui. La gravitation par exemple, quelle application directe peut-elle avoir dans le monde spirituel ?

Il y a une triple réponse à faire.

D'abord il n'y a pas de preuve qu'elle n'y existe pas. Si l'esprit est matériel en un sens quelconque, elle doit certainement s'appliquer.

En second lieu, la gravitation peut exister dans le domaine spirituel, quoiqu'on ne puisse en faire la preuve d'une manière directe.

L'esprit peut être muni de forces qui le mettent en état de dominer la loi de la gravité. Pendant que ces forces agissent, il n'est pas nécessaire que la loi de gravité soit suspendue, pas plus que dans le cas d'une plante qui s'élève dans l'air pendant sa croissance. Elle fait cela en vertu d'une loi supérieure et en dépit, semble-t-il, de la loi inférieure. Troisièmement, si le spirituel n'est pas matériel, on ne peut pas encore dire que la gravitation cesse à ce point-là d'être continue.

« *Ce n'est pas la gravitation qui cesse, c'est la matière* » (p. 104).

L'argumentation de M. Drummond ne prouve rien. Il prend des exemples dans le monde naturel, en tire une conclusion générale, et applique cette conclusion générale au monde spirituel. C'est là une opération intellectuelle facile mais fausse en bonne logique. Car les exemples et la conclusion qui valent peut-être pour l'univers sensible ne valent rien pour l'univers spirituel. Des exemples pris dans un ordre donné de phénomènes ne valent que pour cet ordre. Le théologien de Glasgow passe du domaine matériel au domaine spirituel, sans que rien ne l'y autorise.

« Si on nie cela... c'est à ceux qui le nieront de fournir la preuve contraire... » M. Drummond écrit tout un gros livre pour faire connaître ses idées et, chaque fois que l'occasion d'en démontrer le fondement se présente, il se dérobe.

Quand un auteur laisse à ses adversaires le soin de raisonner, c'est qu'il ne peut le faire lui-même.

Un tel artifice est trop grossier pour tromper personne. Quand on apporte des vues nouvelles — et M. Drummond n'a pas celé l'originalité de sa tentative — il faut prouver soi-même qu'elles sont vraies.

« La gravitation, par exemple, quelle application directe peut-elle avoir dans le monde spirituel? Il y a une triple réponse à faire. D'abord il n'y a pas de preuve qu'elle n'y existe pas. »

Soit. Mais l'absence de preuve négative n'entraîne pas une conclusion positive. Dire que nous n'avons

pas observé un phénomène, cela revient à dire que nous le tenons pour non avenu.

On ne peut se prononcer que quand on a observé la totalité des cas possibles.

« Si l'esprit est matériel en un sens quelconque, elle doit certainement s'appliquer. »

Ce « en un sens quelconque », très commode pour l'auteur, laisse, au contraire, le lecteur anxieux. Il est difficile de concevoir un esprit qui soit matériel. On se demande, d'ailleurs, où M. Drummond veut en venir. Jusqu'ici, il a admis qu'il y avait deux mondes distincts, le monde matériel et le monde spirituel. Il s'est donné comme chrétien, comme croyant à un Dieu vivant et personnel. Maintenant il semble tomber dans un vague panthéisme. Si l'esprit est matériel et la matière aussi, ou bien si la matière est spirituelle comme l'esprit, en un mot si les deux domaines ne sont pas distincts, le monde spirituel et le monde naturel sont soumis aux mêmes lois. Mais personne n'en doute !

Si l'âme est un caillou elle obéira à la loi de la pesanteur ! Si l'acide carbonique était formé d'éléments respirables comme l'azote ou l'oxygène, il n'asphyxierait pas les hommes !

« En second lieu la gravitation peut exister dans le domaine spirituel, quoiqu'on ne puisse en faire la preuve d'une manière directe... Pendant que ces forces agissent, il n'est pas nécessaire que la loi de gravité soit suspendue, pas plus que dans le cas d'une plante qui s'élève dans l'air pendant sa croissance. »

Pour que ce raisonnement eût quelque poids, il fau-

draît qu'on soit certain qu'il y a des rapports entre les deux mondes. Or, c'est ce qui est en question.

« Troisièmement... Ce n'est pas la gravitation qui cesse, c'est la matière. »

Ici, l'obscurité devient plus grande.

Pour tout ce qui touche aux lois, c'est-à-dire pour la partie centrale de son livre, M. Drummond est visiblement très embarrassé. Il entasse des contradictions sans que du choc des idées naisse la lumière. Au début de l'Introduction il définit excellemment la loi « un ordre constant parmi les phénomènes de la nature » (p. 74.) Au cours de la même Introduction il tient un langage tout différent et prononce des paroles peu claires.

« Ce n'est pas la gravitation qui cesse, c'est la matière. » (P. 105).

« La raison pour laquelle la série inférieure ne paraît pas agir dans la sphère supérieure n'est pas qu'elle est anéantie mais qu'elle est dominée. Et la raison pour laquelle on ne trouve pas les lois supérieures opérant dans les séries inférieures n'est pas qu'elles sont discontinues par en bas, mais bien qu'il n'y a rien là pour elles sur quoi elles puissent agir. *Ce n'est pas la loi qui fait défaut, mais l'occasion.* » (P. 105).

« La loi sera toujours à son poste, non seulement quand on aura besoin de ses services, mais partout où ils seront possibles. » (P. 106).

« La loi de continuité fournit à la thèse que nous cherchons à établir un argument *a priori* des plus convaincants, si convaincant même qu'il nous semble entièrement décisif. » (P. 99).

« En somme notre conclusion est que, d'après la nature de la loi en général et de l'étendue du principe de continuité en particulier, les lois de la vie naturelle doivent être celles de la vie spirituelle. » (P. 107).

M. Drummond s'efforce de tirer de la loi de continuité un argument en faveur de sa doctrine. Il dit même que cette loi lui en fournit un plus que satisfaisant. Mais qu'est-ce que cette loi de continuité? C'est évidemment une loi naturelle. Et partir de l'existence d'une loi naturelle pour prouver la valeur des lois naturelles dans le monde spirituel, c'est faire une pétition de principe, c'est tomber dans un cercle vicieux, c'est s'appuyer sur ce qu'il faut démontrer. Ce que nous contestons c'est précisément que la loi de continuité s'applique au monde spirituel. Et enfin qu'est-ce qu'une loi pour M. Drummond? C'est une entité qui existe à part, qui a une valeur essentielle. Pour lui, la loi est séparée des faits qu'elle régit : « Ce n'est pas la gravitation qui cesse, c'est la matière. »

Une telle conception est inadmissible. La loi est un rapport constant entre les phénomènes. Dès que disparaissent les faits sur lesquels porte la loi de gravitation, cette dernière disparaît. Quand deux termes sont posés, le rapport l'est aussi; quand les deux termes sont supprimés, le rapport l'est également. Qu'est-ce que la gravitation en soi? Qu'est-ce que la continuité en soi? Qu'est-ce qu'une loi « qui ne fait pas défaut, mais qui ne trouve pas l'occasion de se manifester »? Qu'est-ce qu'une loi qui « tient en ordre des phénomènes » qui est à « son poste », qui rend service chaque fois qu'elle le peut?

Verba et voces.

Un peu avant (page 75), M. Drummond disait : « Il est très important de recevoir dans sa simplicité cette impression que la loi est un ordre. »

« On n'est pas d'accord sur ce que sont les lois en elles-mêmes. Il n'est même pas certain qu'elles aient une existence absolue. »

Mais la loi n'est pas un ordre, c'est la constatation pure et simple de l'ordre qui est dans les phénomènes. La loi ne « tient » pas les faits en ordre : elle est tout entière dans les faits ordonnés. Il est certain qu'elle n'a pas d'existence absolue. Elle n'est pas autre chose qu'une séquence de phénomènes. Elle n'existe qu'en eux et par eux. M. Drummond hypostasie le concept de loi.

« Au commencement de la vie naturelle, dit-il, on trouve la loi que la vie naturelle ne peut venir que d'une vie naturelle préexistante, et au commencement de la vie spirituelle, on trouve que la vie spirituelle ne peut venir que de la vie spirituelle préexistante. Mais il n'y a pas deux lois, il n'y en a qu'une, la biogénésie. *A l'un de ses bouts, la loi traite de la matière, à l'autre, de l'esprit.* Les expressions naturelle et spirituelle sont des termes *qualificatifs* et non *différentiels*. »

Les termes « naturelle et spirituelle » sont différentiels parce que qualitatifs : qui dit qualité, dit spécification.

M. Drummond raisonne étrangement. Il établit qu'il y a deux genres de phénomènes, les matériels et les spirituels. Mais il ne voit pas que ces deux classes étant de natures diverses, les lois qui les régissent, lois qui n'ont pas d'existence particulière, sont également diverses. Par

le seul fait que les phénomènes ne sont pas identiques, les lois sont dissemblables. Par ce seul fait qu'il y a solution de continuité entre la vie spirituelle et la vie naturelle, les lois qui les régissent sont discontinues.

M. Drummond termine son introduction en se demandant si l'existence de lois dans le monde spirituel autre que les lois naturelles est probable. Il conclut que non, bien que, sur ce point, sa pensée manque de précision. En certains endroits, il semble accorder qu'il peut y avoir dans le monde spirituel de nouvelles lois, en d'autres, il semble nier qu'il y en ait. Une brève dissertation métaphysique occupe les dernières pages : notre auteur déclare avec Swedenborg, que l'univers visible procède de l'invisible, que le monde naturel est une « chose qui enseigne, une ombre, une apparence qui montre ».

Nous n'entrerons pas avec M. Drummond dans cette discussion ; comme toutes les constructions métaphysiques, nous trouvons son édifice trop peu solide pour nous y aventurer. Nous avons trop peur qu'il ne s'écroule et qu'en tombant il ne nous écrase.

La méthode du professeur de Glasgow n'est donc ni rationnelle ni scientifique. Que penser d'un savant qui au lieu d'étudier les phénomènes organiques pour en découvrir les lois et de comparer ensuite ces lois avec celles déjà connues du monde inorganique, poserait cet axiome : « les lois du monde organique sont identiques à celles du monde inorganique » et partirait des lois du monde inanimé pour atteindre à l'aide de ces dernières les lois de la matière vivante ?

Ce chimiste raisonnerait cependant exactement comme le fait M. Drummond dans le livre que nous analysons. Ce théologien ne croyait pas si bien dire, quand il reconnaissait qu'il avait pu se tromper : « L'extension de l'analogie aux lois, ou plutôt l'extension des lois elles-mêmes, est, pour autant que je le sache, une méthode nouvelle ; je ne puis donc espérer d'avoir évité les erreurs et les mésaventures d'une première exploration dans un pays inconnu. La vue que j'en ai prise a été si générale, que je ne me suis pas même arrêté à définir d'une manière spécifique à quels départements du monde spirituel on devait exclusivement appliquer le principe. Le danger d'étendre par trop l'application d'un nouveau principe impose ici la plus grande précaution. Une chose est certaine, que je veux ici mettre en relief, c'est que l'application de la loi naturelle au monde spirituel a des limites tranchées et nécessaires. Et si ailleurs je parais exalter, avec un enthousiasme excessif, le principe en cause, il faut attribuer cet effet de grossissement — comme il arrive du disque de la lune qui se grossit entièrement alors qu'elle est près de l'horizon — à cette illusion d'optique qui fausse l'aspect de chaque idée nouvelle au moment où elle monte lentement vers son zénith. — » (P. 64.)

Cet aveu ne dispense pas M. Drummond, n'enlève rien du caractère flottant, indécis, voire même erroné de sa théorie. Le théologien anglais parlait avec dédain, dans sa Préface, de ceux qui se sont contentés de signaler l'existence d'analogies entre les sciences naturelles et la religion chrétienne.

Nous ne serons pas si sévères à son égard, nous nous bornerons à lui rappeler les idées de Frederick Harrison sur la vraie méthode, qui « rejette les hypothèses qui ne peuvent subir l'épreuve d'une règle logique quelconque familière à la science, lors même que l'hypothèse s'appuierait sur des intuitions, des aspirations ou des vraisemblances généralement admises. »

Etudier les phénomènes et les lois du monde naturel ainsi que ceux du monde spirituel, comparer les premiers aux seconds, se demander s'il y a entre eux analogie, identité ou diversité totale, voilà ce que M. Drummond aurait dû faire. Le professeur de Glasgow s'adressait à des savants pour les réconcilier avec la doctrine chrétienne. Il devait tout d'abord essayer d'établir l'existence de cet univers spirituel, existence qui est actuellement mise en question par beaucoup de chercheurs. Jamais en effet le surnaturel n'a été attaqué avec plus de passion et plus de fougue que de nos jours. M. Drummond n'ignore pas que Hæckel est l'apôtre d'un monisme prétendant qu'il n'y a que de la force mécanique dans le monde. Il a entendu M. Dubois-Reymond prononçant le mot fameux : *ignorabimus*. Il a vu beaucoup de naturalistes niant toute trace de but, de plan, d'intelligence spéciale dans le globe terrestre, comparant la nature non plus à un artiste mais à un gigantesque vanneur, qui, agitant toutes choses en tous sens, produit mécaniquement l'assemblage et le concours des choses homogènes, la séparation et l'éloignement des choses hétérogènes. Il connaît les efforts des

physiologistes et des psychologues modernes pour faire, les uns de notre corps le résultat d'une évolution mécanique, les autres de notre cerveau un simple miroir composite doué d'une sensibilité extraordinaire et de la propriété de sécréter la pensée.

Ne sait-il pas que Renan a déclaré avec sa souriante ironie qu'on ne discute pas avec ceux qui croient encore aux fées et aux farfadets ? Ne suppose-t-il pas qu'on retournera contre lui ses arguments les plus chers ? qu'on dira : vous invoquez la loi de continuité, mais elle va directement contre votre distinction de deux domaines impénétrables ?

Tenir pour accordé l'existence d'un monde spirituel dont le Christ et ses apôtres auraient formulé les lois, c'est se contenter d'affirmation gratuite, c'est laisser volontairement de côté des questions historiques et critiques très importantes, c'est refuser toute discussion et toute lumière sur le point capital du débat.

Peut-être M. Drummond répondrait-il : Je m'adresse à une partie seulement des savants, à ceux qui croient au surnaturel et qui veulent conserver l'esprit scientifique et l'esprit chrétien.

C'est pour ceux-là que j'écris, heureux si j'ai pu leur apporter la paix de l'âme. Le malheur, c'est que, même dans cette hypothèse, M. Drummond n'a pas atteint le but qu'il poursuivait. Deux objections irréfutables pourront toujours être produites, l'une touchant la science, l'autre le monde spirituel et ses lois.

Sans insister sur tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'anti-scientifique à prendre, comme le fait notre

auteur, un principe chez Darwin, un autre chez Herbert Spencer, un troisième chez Huxley et à les appliquer aux phénomènes spirituels, on ne peut s'empêcher de remarquer que M. Drummond argumente comme si la connaissance de la nature d'une part, du monde spirituel de l'autre, était parfaite.

Pour ce théologien, la théologie et la science sont arrivées à l'exactitude et à la certitude absolues. Les résultats de leurs recherches sont invariables. Car si cela n'est pas : la thèse de M. Drummond est hypothétique. En biologie comme en théologie, la vérité d'aujourd'hui peut être l'erreur de demain. Ni Dieu ni la nature ne changent, mais nous les contemplons dans des conditions différentes. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas longtemps que les Grecs donnaient au soleil la dimension du Péloponnèse et que le paradis a remplacé le schéol ou l'Hadès.

En second lieu, il est étrange que le professeur de Glasgow ait admis sans réflexion que les phénomènes spirituels avaient des lois. Les lois de coexistence et de succession qui se trouvent dans le monde physique sont-elles en vigueur dans le monde de l'esprit, c'est-à-dire de l'instabilité et de la complexité ? S'il avait interrogé les psychologues, ceux-ci lui auraient répondu : nous avons essayé de trouver ces lois, mais beaucoup pensent que notre tentative a été vaine. Les uns, à la suite de Descartes, ont voulu obtenir la mesure des sensations en leur substituant un phénomène physiologique. Mais ce phénomène est hétérogène, extérieur : cette méthode ne mène à rien.

Les autres, à la suite de Locke, ont vu dans la conscience une collection d'idées simples, analogues aux atomes matériels, que l'activité de l'esprit humain assemble ou sépare, suivant les lois d'association, par ressemblance et par contiguïté. Mais ce sont des lois dont la grossièreté est telle qu'elle apparaît à tous. Elles sont manifestement fausses et n'ont pas de signification ni de rôle précis. Il faut rejeter l'atomisme mental de Locke et se représenter la conscience comme un courant continu, comme une suite ininterrompue d'états, toujours changeants, toujours nouveaux, d'une complexité et d'une richesse infinies.

Les faits psychiques sont, selon l'expression de Leibnitz, l'« unité dans la multiplicité », mais une unité tellement essentielle que si nous les décomposons nous les détruisons. Ce ne sont pas des grandeurs qui croissent ou diminuent, ce sont des états qualitatifs qui s'enrichissent ou s'appauvrissent, qui se colorent de mille nuances. Ils ne forment pas des chaînes dont ils seraient les anneaux, ni des agrégats dont ils seraient les éléments. Ils sortent les uns des autres par voie d'épanouissement.

Puisque telle est la nature de la conscience, puisque l'âme tout entière est dans chacun de ses états et que ces états ne se juxtaposent pas mais se pénètrent, puisqu'enfin la vie de l'esprit n'est pas un mécanisme mais un dynamisme progressif, il est impossible de parler des lois du monde psychique et par conséquent du monde spirituel.

Si M. Drummond a fait preuve d'une louable audace en s'aventurant dans des terres inconnues, il n'en a pas moins échoué dans sa tentative et montré le caractère peu scientifique de son esprit.

L'APPLICATION DE LA MÉTHODE

Nous avons cru devoir faire une brève analyse des chapitres dans lesquels M. Drummond montre les résultats auxquels l'a conduit l'application de sa méthode, non que ces résultats puissent être bons alors que la méthode est mauvaise, mais parce qu'ils sont intéressants en eux-mêmes, indépendamment de leur valeur scientifique.

BIOGÉNÉSIE

En Biogénésie, on trouve deux grandes écoles : l'une soutient que la vie s'engendre spontanément au sein de la matière, l'autre que la vie ne peut sortir que de la vie. — Les travaux d'Huxley en Angleterre, de Pasteur en France ont remis en honneur le vieil axiome d'Harvey : *Omne vivum ex vivo*.

De même dans le monde religieux, la vie spirituelle vient d'une vie préexistante, selon les uns, s'engendre spontanément selon les autres.

La religion apparaît-elle dans l'homme comme une conséquence de son développement progressif, de son évolution normale, ou doit-elle être considérée comme quelque chose s'ajoutant au caractère humain, venant du dehors, comme un don de l'esprit ?

Telle est la question. Henry Drummond défend cette seconde alternative. Il a recours aux découvertes de

la Biogénésie pour nous fixer sur ce point. Il veut combattre la théorie de la génération spontanée de la vie spirituelle sur un terrain scientifique. Il veut établir une distinction absolue entre « né selon la chair et né selon l'esprit ».

Huxley et Pasteur pensent qu'il y a un abîme entre l'organique et l'inorganique, entre la plante et la pierre, les vivants et les morts. Henry Drummond se propose d'établir que le monde spirituel et le monde naturel sont séparés par un gouffre infranchissable. Il n'y a pas une loi de biogénésie pour le monde naturel et une loi de biogénésie pour le monde spirituel, les deux mondes sont régis par la même loi, dont le domaine est celui de la vie sous quelque forme et à quelque degré qu'elle se manifeste.

En partant de ce point de vue, on peut, guidé par la science, pénétrer jusque dans les plus profonds mystères de l'existence religieuse.

La philosophie, malgré ses subtiles recherches et ses fines analyses, ne nous permettait pas de comprendre ces paroles : « Si un homme ne naît de nouveau... » Elle n'expliquait pas la nécessité, ni même la possibilité d'une nouvelle naissance, d'une conversion véritable : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit... » La science, au contraire, nous montre nettement la distinction qui existe entre l'Homme religieux et l'Homme naturel. C'est la même que celle qui existe entre le cristal et la rose. Ce n'est pas, comme certains le croient, une différence de développement, de quantité, mais une différence de génération, de qualité. C'est pourquoi on ne saurait comparer le Christianisme,

religion divine, au Bouddhisme ou à l'Islamisme, religions naturelles. L'âme humaine, en s'épanouissant, peut devenir religieuse à la manière des Bouddhistes ; elle ne peut devenir religieuse à la manière des Chrétiens que par l'infusion d'une nouvelle vie. « Qui n'a pas le Fils n'a pas la vie... » On ne peut pas dire : « Qui a Boudha a la vie. » Le caractère de cette vie est d'être intérieure. Elle vient du Christ, sans doute, mais elle n'est pas projetée du ciel en nous comme par une force transcendante. Elle n'est pas quelque chose d'extérieur, elle est immanente en nous ; elle est en nous comme la sève est dans l'arbre.

Apparaissant *subitement, sans éclat*, elle se fortifie peu à peu. Quelques théologiens se sont moqués de la « conversion subite », ont déclaré qu'une telle conception est anti-psychologique et anti-naturelle. Le rire vient de l'étonnement, c'est-à-dire de la non-compréhension. Si ces théologiens avaient été au courant des découvertes scientifiques, notamment des lois de la biogénésie, ils auraient compris que le moment où nous sommes convertis et le moment où nous prenons conscience de l'action de l'esprit de Dieu en nous sont distincts et souvent se succèdent, à grand intervalle, dans le temps.

La théorie de la nouvelle naissance de M. Drummond nous paraît sujette à caution. Elle ne donne aucune place à la rédemption : on ne voit pas dans une telle conception pourquoi le Christ serait venu sur la terre, y aurait souffert, y serait mort pour sauver l'humanité. Si la vie spirituelle ne procède que de la vie spiri-

tuelle, une intervention CRÉATRICE de Dieu est nécessaire pour changer chaque homme en chrétien. Or cela est peu compréhensible. Il semble plutôt que la vie spirituelle sorte de la vie morale sans génération spontanée comme sans création. Nous croyons que l'abîme, si abîme il y a, doit être placé non entre le monde spirituel et le monde moral, mais entre l'animal et le moral.

Il n'est même pas sûr qu'il y ait une séparation nette entre la matière inanimée et la matière vivante. Des savants chrétiens comme MM. Leenhardt et Armand Sabatier acceptent l'hypothèse d'une évolution continue.

M. Leenhardt (*Rapport du Christianisme et des Sciences* Montauban, Imprimerie Granier, 1883) rejette toute solution de continuité dans le processus de la nature même pour la production de la vie et de l'esprit.

Selon M. Armand Sabatier (*Essai sur la vie et la mort*, 1892), la vie est partout dans le minéral comme dans la plante et l'animal. La propriété essentielle du protoplasme, celle qui lui donne le moyen de communiquer et de réparer la vie, n'est pas autre chose qu'un pouvoir d'amorce qui se présente aussi dans la matière inorganique, par exemple dans le phénomène de la surfusion. Chacun sait que le phosphore fond à 40°. On peut cependant abaisser graduellement sa température au-dessous de 40°, sans qu'il cesse d'être liquide, mais dès qu'on projette dans le récipient contenant ce phosphore liquide un fragment de phosphore solide, toute la masse le devient. De même, si l'on fait vibrer une corde d'un violon, la corde correspondante d'un second instrument placé non loin du premier vibrera à l'unisson. L'explosion d'une cartouche de

dynamite peut être causée par l'explosion d'autres cartouches situées dans une poudrière voisine. Ce ne sont là d'ailleurs que des rapprochements, des essais prouvant tout au plus l'existence d'intermédiaires.

M. Ed. Guillaume, physicien au bureau international des poids et mesures à Paris, a présenté des vues analogues à la réunion de la « Société helvétique des sciences naturelles » qui a eu lieu à Neuchâtel en août 1899.

Les phénomènes intermoléculaires, dit-il, présentent de nombreuses analogies avec ceux de la vie. La molécule faisant partie ou non d'un corps vivant passe par des métamorphoses multiples, se désagrège, se meut, s'adapte aux conditions ambiantes, comme les organismes vivants proprement dits. Le verre se contracte avec le temps, le laiton se déforme sous l'influence de la chaleur. Dans le laiton écroui on trouve des petits cristaux brisés mélangés à une masse qu'ils pénètrent complètement. Dans le laiton recuit au contraire, les cristaux sont reconstitués et séparés de la masse amorphe. Un mouvement atteignant des centièmes et même des dixièmes de millimètres s'est produit à l'intérieur du métal. Sir Roberts Austen plaça un disque d'or au fond d'un bain de plomb fondu. Il constata après la solidification qu'une partie de l'or avait émigré à la surface. Le charbon pénètre profondément dans l'acier lorsqu'on chauffe ce métal à son contact. Dans ces faits dont le nombre augmente chaque jour, M. Guillaume trouve la preuve de l'existence de mouvements moléculaires pouvant se mesurer par millimètres et centimètres. On a donc tort d'opposer la matière prétendue inerte à la matière animée.

D'autre part, il est possible de constater que la matière brute se modifie par adaptation.

Si on soumet un barreau d'acier à une traction suffisante pour amener sa rupture, au point où le barreau va se rompre, il se forme un étranglement. Mais si l'on cesse de tirer aussitôt que l'étranglement est devenu apparent et que l'on ramène, par tournage, le barreau à un diamètre constant pour recommencer avec lui la même expérience, dans ce second cas, la striction se produit en un point différent du premier. Et toujours, aussi souvent qu'on répète l'expérience, l'étranglement se produit à un endroit nouveau. Il semble donc que là où, sous l'influence de la traction, la section a commencé à devenir trop faible, le métal se soit « instinctivement » durci pour résister à la traction.

Les barres d'acier, sous l'influence d'une grande chaleur, s'allongent tellement qu'on a l'impression que la matière inerte a subitement pris vie.

Les corps phosphorescents présentent aussi, au point de vue de leur adaptation aux circonstances extérieures, l'image d'une organisation sociale. M. Guillaume cite un bel exemple emprunté à la photographie des couleurs par le procédé Becquerel. Le chlorure d'argent qui frappé par la lumière rouge, devient rouge, puis vert sous l'influence de la lumière verte, ne fait en somme par là que se défendre contre la lumière qui est son ennemie, puisqu'elle tend sans cesse à détruire sa molécule.

Au fond l'abîme qui semble séparer la matière brute de la matière vivante est loin d'être toujours constaté.

Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Drummond est insoutenable. Toute vie animale, dit-il, procède de la vie animale, et toute vie spirituelle procède de la vie spirituelle. Il y a entre les deux un hiatus. Mais les lois qui les régissent sont les mêmes. En affirmant que les lois sont identiques, M. Drummond affirme par là l'identité des vies et ruine toute l'argumentation de son chapitre sur la Biogénésie. Tout au plus pourrait-il prétendre qu'il y a analogie, et encore cette idée serait bien aventureuse. Le professeur de Glascow compare l'homme naturel au cristal et l'homme spirituel à la plante, à l'organisme. On pourrait répondre, au point de vue chrétien, que le cristal est ce que Dieu a voulu qu'il soit, tandis qu'il n'en est pas de même pour l'homme mort spirituellement.

Le cristal ne désire rien, l'âme du pécheur recherche Dieu, s'attache à lui, veut, au moins une fois en sa vie, se réconcilier avec lui. Enfin le cristal ne tire pas sa vie de la plante, alors que la plante se nourrit des minéraux et que l'âme naturelle reçoit de Dieu la vie et la conserve par l'effet de sa bonté.

DÉGÉNÉRATION

La loi du « retour au type », formulée et vérifiée par Darwin, s'applique aux plantes et aux animaux, par conséquent à l'homme, animal de la subdivision des vertébrés, de la classe des mammifères, de l'ordre des bimanés. Un organisme peut vivre de trois façons : il peut se maintenir en équilibre, évoluer, dégénérer.

Il est très rare qu'on parvienne à rester en équilibre, il est difficile d'évoluer vers le mieux, il est facile d'en-

trer en dégénération. Car tout organisme tend naturellement à mourir — la vie étant « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». — De même, au point de vue religieux, il y a dans l'homme un principe qui le ravale, le fait descendre vers les degrés inférieurs de l'être, endort sa conscience, paralyse sa volonté, le pousse à la dégénération et finalement à la mort : c'est *le péché*.

Mais Dieu nous a révélé un autre principe qui lutte contre le premier, qui fait effort pour retenir l'âme, pour l'empêcher d'aller vers la destruction et l'anéantissement : c'est le salut.

Pour disparaître, il suffit de le négliger. Une fois empoisonné, pour mourir, il n'est besoin que de négliger l'antidote. Pour que l'âme religieuse meure, il lui suffit de ne pas songer au salut. Sans qu'elle fasse aucun effort, sans qu'il soit nécessaire que la réflexion intervienne, par le fait même qu'aucune réaction n'a lieu, que l'âme se laisse vivre purement et simplement, elle meurt d'une mort lente mais sûre. Habitée à vivre dans un milieu inférieur et vil, elle perd la faculté de concevoir un monde différent, plus élevé et plus noble. Habitée à la terre, aux hommes, elle oublie le ciel, elle oublie Dieu. Elle devient semblable aux crustacés de la caverne du mammoth de Kentucky, lesquels sont doués d'yeux, en apparence vivants, en réalité morts. Parce que ces animaux vivent dans une nuit éternelle, leurs organes de vision se sont atrophiés. Ils ont des yeux et ils ne voient pas. Ainsi beaucoup d'hommes ont une âme, mais cette âme ne conçoit pas les vérités éternelles. Pour eux, il est vrai de dire que

Dieu n'est pas, comme il est vrai de dire que pour les aveugles les nuances des couleurs ne sont pas.

Le problème religieux consiste à faire tomber en dégénération l'ancienne créature aux instincts bas et mauvais, à faire progresser en nous la nouvelle créature aux instincts nobles et bons. Nous devons négliger la première, qui de ce fait disparaîtra, nous occuper avec soin et diligence de la seconde, qui de ce fait grandira comme une fleur merveilleuse.

M. Drummond n'a pas remarqué que dans le monde spirituel les organes ne peuvent s'user ni se détériorer de la même manière que dans le monde naturel. L'âme n'est jamais anéantie, même lorsqu'elle s'éloigne de Dieu, tandis que dans l'univers sensible les organes affaiblis disparaissent.

CROISSANCE

Le principe de croissance est le même dans le monde naturel et dans le monde spirituel. Il a deux caractères principaux, la spontanéité et le mystère.

L'âme croît spontanément sans effort, comme les lys dans les champs, comme les chênes dans les forêts. Beaucoup de gens proposent des moyens pour faire grandir l'âme : ils sont atteints de la même folie que ceux qui veulent aider le soleil à briller, la terre à tourner. Personne, par ses inquiétudes, n'a pu ajouter la moindre coudée à sa taille, personne, par ses efforts, n'a pu se rendre plus semblable à Christ. Il est possible de devenir plus moral par l'action d'une volonté

intense ; il n'est pas possible de devenir, par ses propres mérites, plus chrétien. Il y a entre un chrétien et un homme simplement moral la même différence qu'entre un organisme et un cristal : l'un se développe par voie de croissance, l'autre par voie d'accrétion ; l'un croît, l'autre s'accroît.

Les âmes sont comme les lys : elles s'élèvent spontanément et mystérieusement. « Le vent souffle où il veut : tu en entends le bruit, mais tu ne peux dire d'où il vient ni où il va : il en est de même de tout *homme qui est né de l'esprit*. » Est-ce à dire que les énergies du chrétien doivent sommeiller ? Nullement. Mais la tranquillité et non l'inquiétude doit être l'état normal du chrétien.

L'Eglise est un magnifique jardin, aux fleurs richement nuancées, où, dans la douceur du climat, poussent à l'aise les plantes les plus belles et les plus variées ; ce n'est en aucune façon un de ces ateliers où le halètement de la forge se mêlant au choc des marteaux, au grincement des scies et des courroies, étouffe les chants.

L'analogie entre le développement du chrétien et celui de la plante n'est pas exact en tous points. La plante croît selon un plan qui lui est propre, spontanément elle s'élève. Le chrétien au contraire, d'après les textes les plus authentiques de la Bible, et d'après l'expérience religieuse des prophètes et des Pères de l'Eglise, ne peut rien par lui-même. Tout en lui le porte au mal.

En suivant ses propres penchants il peut devenir un

être distingué, un homme parfait, il ne deviendra jamais un chrétien, il ne ressemblera jamais à Christ.

Pour remporter la couronne de vie, il faut lutter vaillamment. Saint Paul compare la vie des croyants à celle des gladiateurs qui s'entraînent continuellement pour triompher dans les combats.

LA MORT

Pour la science contemporaine et pour Herbert Spencer en particulier, la vie est un « ajustement continu des relations internes aux relations externes ». La mort proviendra donc d'un défaut de correspondance entre l'organisme et l'environnement. Il faut entendre, par ce dernier terme, tout ce qui est hors de nous, tout ce qui existe hors de nous.

Il y a comme une hiérarchie entre les organismes, selon le nombre et le degré d'extension de leurs correspondances. La longueur de la vie est en proportion de la place qu'on occupe dans cette sorte de classification.

Beaucoup d'hommes ne sont pas en relation avec la partie spirituelle de l'environnement, c'est-à-dire avec Dieu. Quelles que soient d'ailleurs leur intelligence et leurs qualités naturelles, ils sont morts spirituellement, ils ne sont pas en communion avec Dieu. Doit-on dire qu'ils sont des monstres? Non : l'arbre n'est pas un monstre parce qu'il n'entend pas la voix de l'oiseau qui chante sur ses branches ; l'homme n'est pas un monstre parce qu'il n'entend pas la voix de Dieu. C'est simplement un être qui ne s'est pas développé autant qu'il l'aurait pu, qui s'est arrêté à mi-chemin de son évolution, dont l'âme est rabougrie et comme atrophiée.

Ce chapitre est très intéressant. Nous nous bornerons à faire remarquer que l'organisme naturel ne revit pas après la mort, tandis que nous avons la ferme assurance que l'âme même morte spirituellement subsiste au moins intellectuellement dans l'au delà.

L'organisme se décompose en ses éléments primitifs, la poussière retourne à la poussière, mais l'âme de l'homme naturel, quoique pervertie et dégradée, reste une. La destinée du corps s'oppose à celle de l'âme comme la nuit au jour.

LA MORTIFICATION

Nous ne pouvons pas vivre à la fois de la vie de la chair et de celle de l'esprit. Dès lors, que va-t-il advenir au nouveau-né qui communique avec les deux portions de l'environnement, la naturelle et la spirituelle? Il se délivrerait sans doute de tout rapport avec la première en mourant organiquement. Mais le moyen est trop radical.

Que peut-il, que doit-il faire?

Trois méthodes se présentent à lui, toutes les trois se proposant de le débarrasser de l'environnement qui s'oppose à la vie spirituelle :

le suicide,

la mortification,

la limitation.

Saint Paul recommande au chrétien de réduire le nombre de ses correspondances, de crucifier la chair, c'est-à-dire de commettre un suicide. C'est là une mort *volontaire* et *subite*. C'est le seul procédé capable de

supprimer toute une classe de péchés, comme les péchés venant de passions, de la convoitise, de l'ivrognerie. « Si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi. Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi. »

Il existe un second moyen, lent, graduel et progressif : c'est la mortification, en d'autres termes, le processus qui amène l'anéantissement. Il s'applique aux péchés dits de caractère, lesquels exigent une discipline délicate, savante et continue. Car on ne traite pas avec l'environnement, comme dans le cas précédent, mais avec la correspondance elle-même : d'où de nombreuses complications et de nombreuses difficultés.

« Si par l'esprit, dit saint Paul, vous mortifiez les œuvres du corps, vous vivrez... » ...« faites-donc mourir ce qui compose en vous l'homme terrestre. »

Certaines correspondances sont nécessaires pour assurer l'existence de l'organisme ; d'autres ne sont mauvaises que quand elles sont exagérées. On ne peut les détruire entièrement, il est nécessaire de les *limiter*.

Il faut concentrer nos forces, sacrifier un certain nombre de correspondances, afin de faire une place plus grande à d'autres. Notre vie pourra paraître à quelques-uns pauvre, étroite, misérable ; elle sera, en réalité, singulièrement intense, riche et noble.

LA VIE ÉTERNELLE

Plus un organisme est complexe, plus il dure. « Une correspondante parfaite, dit M. Spencer, serait une vie

parfaite. S'il n'y avait pas de changement dans l'environnement, excepté ceux contre lesquels l'organisme aurait des changements d'adaptation à opposer, et si l'efficacité avec laquelle il les y opposerait ne défaillait jamais, il y aurait une existence éternelle et une connaissance éternelle. » (*Principles of Biology*, p. 88).

Rapprochons cette définition de celle donnée par le Christ. « C'est la vie éternelle qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu et Jésus-Christ que tu as envoyé. » (*Jean*, 17, 3).

Correspondre avec Dieu, voilà l'existence éternelle et la connaissance éternelle. Plusieurs personnes se plaignent de l'uniformité, de la monotonie de la vie future. « On aura bientôt épuisé son voisin ou sa voisine », dit quelque part Renan. On s'ennuiera. C'est là une conception fausse, une hypothèse gratuite. L'existence dans l'au delà que nous promet le christianisme n'est pas seulement un prolongement indéfini de l'être, c'est aussi une connaissance sempiternelle.

Il y a une seconde objection qu'on fait souvent : elle consiste à dire qu'en passant de l'environnement naturel à l'environnement spirituel, on crée une solution de continuité. Il n'en est rien : l'environnement naturel n'est qu'une partie de l'environnement total. Sans doute, beaucoup de personnes n'ont aucune relation avec la partie spirituelle de l'environnement, mais il serait illogique d'en conclure que cette partie n'existe pas. Le monde mental et moral existe, bien que la plante et la pierre n'en aient aucune idée. Les facultés naturelles sont données aux hommes par l'environnement naturel, les facultés spirituelles par l'environnement

spirituel. Il serait inadmissible qu'il en fût autrement.

Nous ferons observer simplement que M. Drummond se contente de comparer des définitions de la mort et de la vie naturelles données par Herbert Spencer à des définitions de la mort et de la vie spirituelles qu'il donne de sa propre autorité. Il expose beaucoup de vues intéressantes, fait beaucoup de rapprochements ingénieux mais sans grande portée.

L'ENVIRONNEMENT

Dans le monde spirituel comme dans le monde naturel, les deux facteurs principaux sont l'hérédité et le milieu, la nature de l'organisme et la nature des conditions dans lesquelles l'organisme est placé. A bien des égards, le monde spirituel est naturel : le premier est soumis aux mêmes lois que le second.

L'hérédité est toute-puissante, mais nous nous occupons davantage du milieu, parce que nous ne pouvons pas nous soustraire à l'influence de l'hérédité, tandis que, dans une certaine mesure, nous pouvons choisir notre milieu.

L'action de l'environnement sur l'organisme est aujourd'hui incontestée. Hunter força une mouette à n'absorber que des graines ; l'estomac de cette mouette, primitivement construit pour la nutrition de la chair des poissons, se modifia, en vint à ressembler à celui d'un pigeon. Holmgren fit l'expérience contraire. Des pigeons, sustentés avec des morceaux de viande, eurent,

au bout de quelque temps, un estomac analogue à celui des carnivores. Le perroquet de M. Alfred Russel-Wallace changeait de couleur, devenait vert, rouge ou jaune, suivant la nourriture qu'on lui donnait.

Il serait très intéressant d'étudier l'action du milieu dans les sphères spirituelles et morales, d'y faire une enquête attirante et suggestive, mais il vaut mieux porter son attention sur une fonction moins attrayante, mais plus importante de l'environnement, sur celle qui consiste moins à modifier qu'à entretenir.

Un organisme est une partie d'un tout, détaché duquel il ne saurait vivre. De même l'âme ne saurait subsister sans l'environnement spirituel ; sans Dieu, l'âme est comme le carbone sans l'oxygène, comme le poisson sans l'eau. Nous devrions répéter souvent le verset : « Mon âme, tiens-toi en repos, regardant à Dieu ». C'est là une attitude scientifique. « C'est un corollaire de cette vérité primordiale qui, comme nous l'avons vu, se trouve au fond de toutes les autres vérités : que, quelle que soit la quantité de force employée par un organisme, sous une forme quelconque, c'est le corrélatif et l'équivalent d'une force qui y avait été incorporée du dehors. » (*Principles of Biology*, p. 57, Herbert Spencer).

Quelle que soit l'énergie de pensée par l'âme, soyons sûr que cette énergie y a été introduite du dehors. Nous sommes des créatures, nous ne sommes pas des créateurs. Notre force est en Dieu. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien », et saint Paul : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

Nous ne ferons qu'une objection : le corps ne peut vivre sans environnement physique, mais l'âme peut subsister sans Dieu, se séparer du Créateur par sa propre volonté.

LA CONFORMITÉ AU TYPE

« Le protoplasme simple ou en noyau est la base formelle de la vie. » *Huxley's Lay Sermons*, 6th. ed., p. 127. Des unités structurales du même genre sont la substance des mollusques et des poissons, des vers et des volailles, des reptiles et des polypes. Qu'est-ce qui fait qu'une masse de protoplasme se développe en forme de chien et une autre toute pareille en forme d'homme ? La science ne peut le dire. Si l'on compare le protoplasme à l'argile, il y a dans chaque noyau quelque chose qui est le potier, qui segmente le ver, construit la forme du reptile, qui opère, en un mot, suivant une loi : cette loi est celle de la conformité au type. « Par l'unité de type, on veut dire cet accord fondamental en structure qu'on voit dans les êtres organiques de la même classe et qui est indépendante de leurs habitudes de vie. » Darwin, *Origin of species*, p. 166. — Le chien, selon son type, produit un chien, l'écureuil un écureuil.

Il y a une vie que la science n'a guère envisagée et qui obéit aux mêmes lois que la vie organique, c'est la vie du Christ. De même que la vie d'un oiseau produit un oiseau, la vie du Christ construit un organisme à sa propre image, bâtit un Christ dans la nature intime de

l'Homme. Le *processus* qui a lieu dans l'Homme quand il devient chrétien est clair : le Christ vivant pénètre en lui, et, suivant la grande loi de la conformité au type, le façonne à son image.

Si l'on admet cette identité des lois du monde naturel et des lois du monde spirituel, trois questions se posent :

1^o Qu'y a-t-il qui corresponde au protoplasme dans la sphère spirituelle ?

2^o Qu'est-ce que la vie, l'artiste caché qui la forme ?

3^o Que savons-nous du *processus* et du *plan* ?

L'axiome *ex nihilo nihil* est vrai dans la vie spirituelle. De même que le monde végétal est la base du monde animal, de même le monde animal est la base du monde spirituel. L'âme humaine présente les qualités d'élévation, de distinction, de grandeur nécessaires, pour être le protoplasme de la vie du Christ. Elle est apte à se convertir ; elle a besoin de Dieu. Elle désire le connaître et le posséder.

On ne peut rien dire de précis touchant l'origine de la vie. C'est là un phénomène mystérieux qui échappe à toute analyse dans le chêne comme dans le chien, dans la bête sauvage comme dans l'animal domestique.

Mais, suivant les doctrines de la Biogénésie, la vie ne peut venir que de la vie. Et quelqu'un a dit : « Je suis la vie. » Jusqu'à ce que la science ait prouvé que le Christ a eu tort, s'est trompé, nous croirons qu'il est vraiment la source de l'existence spirituelle.

Comment le chrétien se rendra-t-il semblable au Christ ? Nous répondrons : naturellement. Pas plus

que l'embryon, le chrétien ne peut se façonner lui-même. C'est la vie qui produit la conformité, non la matière ; c'est le potier, non l'argile, le type lui-même, non le protoplasme, le Christ, non l'homme.

Celui-ci n'est-il qu'un automate ? Oui et non. Dans le monde naturel, l'homme ne se donne pas lui-même la vie, mais il l'entretient en prenant de la nourriture. Il en est de même dans le monde spirituel, *mutatis mutandis*. Il a sa part dans l'œuvre, mais l'acte premier, l'acte initial lui est étranger.

Il faut remarquer en terminant que l'homme qui consacre sa vie à l'avancement du règne de Dieu sur la terre, n'est pas une dupe, n'est pas un visionnaire, un halluciné. Il est entièrement et profondément dans le courant des choses ; il est dans les grandes lignes de la nature quand il s'efforce de réaliser en lui la stature du Christ.

Quelqu'intéressant que soit ce chapitre, il ne prouve pas qu'il y ait analogie entre les lois du monde naturel et les prétendues lois du monde spirituel.

Le protoplasme qui contient en germe tout l'animal est transmis à celui-ci par ses parents. Le chrétien prépare, au contraire, le protoplasme spirituel et le modèle à l'image du Christ avec effort, partant consciemment. L'animal est forcé de se développer suivant le type de sa race, l'homme agit librement. Faible et misérable, il a besoin de l'aide de Dieu, mais c'est volontairement qu'il réclame le secours du Seigneur.

LE SEMI-PARASITISME

Les parasites sont des êtres qui, comme la cuscute, le gui, vivent aux dépens des autres. Ils agissent contrairement à la loi d'évolution, puisqu'ils ne cherchent pas à se développer. La nature les punit fortement, par l'atrophie de leurs membres essentiels, ainsi qu'il appert des observations faites sur le crabe ermite.

On doit classer les êtres, non suivant leur habileté à se procurer des vivres (car, dans ce cas, l'amœba serait l'égal de l'homme), mais d'après la complexité de leurs organes, le degré d'adaptation à des conditions multiples.

Au point de vue spirituel, est mauvais tout principe qui garantit l'existence morale d'un individu, sans que celui-ci soit obligé de faire effort.

Sont des parasites, ceux qui cherchent un refuge dans l'église catholique. Celle-ci dit aux hommes : Croyez tel ou tel dogme, et accomplissez tel ou tel acte, et vous serez sauvés.

Henry Drummond rapporte, avec peine, qu'un professeur d'un grand talent lui dit un jour : Je-suis né protestant, mais n'ayant pas le temps de m'occuper de religion, je préfère adopter la solution catholique qui m'assure le salut sans me demander ni longue recherche ni patient examen. Une fois par an, je vais à la messe. Et cela suffit.

On trouve également des parasites parmi les protestants : comme les crabes cherchent une coquille, certains cherchent un abri, un refuge inattaquable dans une croyance intellectuelle. Il est telle forme pervertie

de la notion de l'expiation qui est singulièrement dangereuse.

Plusieurs personnes font le raisonnement suivant : — Christ est mort pour sauver les pécheurs, je suis un pécheur ; donc Christ est mort pour moi ; donc je suis sauvé ; — puis vivent, en toute tranquillité, grâce à cette police d'assurance prise sur la vie éternelle.

Cette critique n'est pas dirigée contre la doctrine de la grâce libre. Il est certain que Dieu donne librement le salut, mais ceux qui sont au courant des questions religieuses savent tout ce qu'implique d'actes conséquents, le seul fait d'avoir reçu le salut.

LE PARASITISME

Le type même du parasite, ce n'est pas le crabe ermite, mais le *nauplius sacculina*. Au début de sa vie, il mène une existence relativement laborieuse, puis devient paresseux au point de perdre ses pattes, ses yeux, sa bouche, son estomac, de n'avoir plus aucun organe ni interne ni externe, de perdre toute forme animale. Il aurait pu se transformer en crevette, en homard ; la nature, pour le punir, le maintient au rang de *nauplius sacculina*.

L'habitude parasitique a, suivant les biologistes, deux causes principales : le désir d'être en sûreté et le désir de se nourrir. Ces deux causes exercent leur influence dans le monde spirituel comme dans le monde naturel. Facilement nous allons au temple le dimanche, et nous nous contentons d'écouter le prédicateur, de recevoir de lui la nourriture religieuse,

sans qu'il y ait de notre part réflexion et examen. Une telle habitude favorise la paresse parmi les membres de l'Eglise, donne au monde une fausse conception de la religion du Christ.

Beaucoup de pasteurs insistent constamment sur la nécessité d'être orthodoxes, de se conformer aux principes établis par nos pères, d'accepter les confessions de foi, les interprétations antiques et vénérées de la Bible. Sans le vouloir, ils encouragent les chrétiens à descendre la pente du parasitisme. Pourquoi, se dit le laïque, pourquoi me mettre à étudier les Saintes Ecritures, puisque la vérité est dans les commentaires des Pères, de Luther ou de Calvin ? Il est si doux de se reposer sur l'oreiller de l'autorité ! Plus d'hésitation, plus de responsabilité, plus de doute.

Nous ne craignons pas de le dire, le doute philosophique a du bon. Il vaut mieux être actif qu'orthodoxe. Nous ne devons être orthodoxes, que si, après avoir pesé le pour et le contre, nous reconnaissons la légitimité, le bien-fondé de l'orthodoxie.

Les mérites de ces deux chapitres sont incontestables. Ce sont peut-être les meilleurs du livre. Nous nous permettrons cependant de faire observer qu'un parasite dans le monde naturel reste toujours parasite, tandis que dans le monde spirituel un parasite peut, avec l'aide de Dieu et sous l'influence des exhortations pressantes de ceux qui l'entourent, cesser d'être tel et même briller par son activité.

CLASSIFICATION

La vraie classification est celle qui divise les hommes en chrétiens et en non chrétiens. Le Christ disait : « Ce qui naît de la chair est chair, et ce qui naît de l'esprit est esprit. » Paul distinguait le *πνευματικός* et le *ψυχικός*. Entre la beauté morale et la beauté spirituelle, il y a un abîme, une séparation absolue de même nature que celle qui existe entre l'organique et l'inorganique, le vivant et le mort. C'est une objection spécieuse et toute extérieure que celle qui consiste à faire remarquer que la grandeur morale des païens d'élite est comparable à celle des chrétiens. Le païen a atteint le *summum* de son développement, la plénitude de sa perfection. Le chrétien est encore au début de son évolution : c'est un embryon, une chrysalide. « Ce qu'il sera n'a pas encore été manifesté. »

Il n'appartient pas au monde inorganique, parce qu'il est vivant; il n'appartient pas davantage au monde organique, parce que sa vie diffère de celle des représentants les plus élevés de la race animale; il appartient donc à un troisième règne, le spirituel, qui complète les deux premiers, qui les continue et qui est gouverné par les mêmes lois.

Nous croyons avec M. Drummond qu'il y a une grande différence entre les chrétiens et les non chrétiens. Mais nous ne pouvons pas aller aussi loin que lui et affirmer qu'un abîme les sépare. La conscience morale aussi bien que la conscience chrétienne s'oppose à ce qu'une différence de nature soit posée entre

le moral et le spirituel. Ou au moment de l'apparition de la vie spirituelle dans l'homme Dieu crée une substance nouvelle — et nous n'en avons aucune preuve ni même aucun indice — ou il y a dans l'homme avant sa conversion des éléments de même nature que les éléments spirituels. Ils sont au second plan, ils occupent une place inférieure, ils sont relégués dans la partie subconsciente de l'âme, mais ils existent toujours. C'est ce qui explique que de naturel qu'il est, un homme peut devenir chrétien, tandis qu'un animal dans le cours de sa vie ne passe jamais d'une classe d'êtres à une autre.

Au cours des longs chapitres de son livre M. Drummond ne tient aucun compte de la liberté. Nous ne voulons pas débattre ici la question du déterminisme, mais nous plaçant sur un terrain exclusivement religieux, nous sommes amenés à nous demander si l'on peut concevoir un monde moral et spirituel sans liberté. Le rapport entre l'idée de liberté et l'idée de loi naturelle et *de loi morale* (cette dernière commune à tous les hommes chrétiens ou païens) voilà ce que M. Drummond aurait dû mettre en lumière. Avant de traiter d'identité ou d'analogie il importait de reprendre le problème de la liberté, de la définir, de la circonscrire, d'en marquer les limites, de signaler les domaines où elle ne règne pas. M. Drummond ne dit pas un mot sur cette question. Et pourtant ne semble-t-il pas que partout où il y a loi il n'y a pas liberté, et que partout où il n'y a pas liberté il n'y a pas moralité. « Jusqu'ici, la religion a été considérée comme une grande exception » (p. 81). M. Drummond ne s'aperçoit pas que sup-

primer cette « grande exception », c'est supprimer le Christianisme lui-même.

Tous les chapitres que nous venons d'analyser montrent la subtilité et l'ingéniosité du professeur de Glasgow, mais ils confirment ce que nous avons dit sur le caractère incertain et arbitraire de sa méthode. M. Drummond oublie trop souvent que l'analogie ne prouve que si elle est prouvée elle-même, que c'est un raisonnement d'un maniement délicat, qui suggère des hypothèses, mais qui n'a de valeur que lorsqu'il se transforme en induction.

CONCLUSION

La conséquence dernière de la doctrine de M. Drummond est l'assimilation de la religion à la science. « L'ancien fondement de la foi, l'autorité, est abandonné ; le nouveau, la science, n'a pas encore pris place. Jusqu'ici, les hommes ne demandaient pas à *voir* la vérité, ils se contentaient de la *croire*. — Aussi la vérité n'a pas été mise par la théologie sous une forme visible..... Mais maintenant on demande à voir... » (p. 92.) M. Drummond veut être le Messie de l'harmonie et de la paix : il apporte une vérité tellement lumineuse qu'elle ne pourra échapper à personne. — « Avec l'inspiration de la nature pour illuminer ce que l'inspiration de la révélation a laissé d'obscur, l'hérésie deviendra impossible dans toute l'étendue de certaines sphères. Une fois démontré que le surnaturel fait partie intégrante de la nature, *le scepticisme lui-même en viendra peut-être à être regardé comme n'étant pas scientifique*. Et ceux qui ont lutté longtemps pour s'assurer quelques simples vérités, afin d'ennoblir leur vie et de reposer leurs âmes en pensant à l'avenir, ne resteront plus dans le doute » (p. 97).

Tout l'effort de notre auteur porte sur ce point : imposer l'autorité de la science. Selon lui, la certitude religieuse ne doit pas différer de la certitude scientifique. « L'introduction de la loi parmi les phénomènes

épars de la nature n'a rien moins fait que de créer la science et de transformer la connaissance en vérité éternelle. *En religion on a besoin de la même touche condensatrice.* Peut-on dire que les phénomènes du monde spirituel ne sont pas épars ? Peut-on fermer les yeux sur le fait que les opinions religieuses de l'humanité sont dans un état de flux ? Quand on considère l'incertitude des croyances reçues, les guerres qu'elles ont entre elles, les ravages que fait le doute sérieux aussi bien que le doute frivole, quand on voit tant de gens abandonner la foi de leur enfance qu'ils garderaient volontiers s'ils le pouvaient, n'est-il pas évident que la seule chose que les penseurs attendent est l'introduction de l'idée de loi parmi les phénomènes du monde spirituel ? Quand cela arrivera nous pourrons offrir à ces hommes une théologie vraiment scientifique. Et le règne de la loi transformera le monde spirituel en entier, comme il a déjà transformé le monde naturel. J'avoue que lorsque pour la première fois je vis le doigt organisateur de la loi se mouvoir parmi les vérités éparses de mon monde spirituel jusque-là désorganisé, il me sembla assister au spectacle merveilleux d'une transfiguration,

... On pourrait prétendre que je n'ai tout le temps fait autre chose que de lire, d'une façon plus ou moins consciente, ma théologie dans la science... » (p. 59).

L'illusion de M. Drummond est grande. Il se méprend sur la nature de la science comme sur la nature de la religion. Jamais la religion ne sera une science. Ce qui caractérise les idées religieuses, c'est précisé-

ment, selon l'expression de Vinet, leur *inévidence*. Jamais on ne devra traiter de faible d'esprit un homme qui ne partagera pas toutes les croyances d'une église établie. Saint Paul disait : « Nous marchons, non par la vue, mais par la foi. » (II Cor. 5, 7).

M. Drummond se trompe d'ailleurs lorsqu'il affirme que les savants connaissent parfaitement l'univers, ses éléments, ses lois, lorsqu'il parle de la *Science*, de la *méthode scientifique*. Cette science, achevée, est un idéal, non une réalité. Il n'y a pas *une* science, mais *des* sciences particulières, qui ont des méthodes et des degrés de certitude divers.

Les sciences exactes, toutes conventionnelles, n'ont aucun rapport avec les religions. Les sciences naturelles et les recherches historiques peuvent entrer en conflit avec la doctrine catholique, qui supprime tout jugement personnel, qui exige de l'esprit, sous peine de damnation, une soumission aveugle, une adhésion entière à un *credo* immuable. — « C'est une erreur, dit le Syllabus (LXXX), de prétendre que le souverain pontife peut et doit se réconcilier et composer avec le progrès, le libéralisme et la civilisation modernes. »

Mais nous, protestants, fils du libre examen, qui ne sommes liés ni aux traditions ecclésiastiques, ni aux cosmogonies des Juifs primitifs, qui séparons le fonds religieux de sa forme transitoire, nous n'avons pas à prendre parti, en tant que chrétiens, pour ou contre le transformisme, pour Agassiz ou pour Darwin. Le triomphe ou la défaite de la géologie, de l'astronomie et de la géographie bibliques n'a rien qui nous puisse émouvoir.

M. Charles Secrétan, qui est généralement rangé dans le parti orthodoxe, n'a pas cédé que l'origine simiesque de l'homme ne lui répugnait pas. Le domaine des sciences est distinct du domaine des religions. Il est loisible à celui qui s'occupe de questions scientifiques d'être un Homme religieux, comme il est permis à l'Homme religieux de s'efforcer de découvrir les lois de la nature. Mais que le savant, en tant que savant, reste dans sa sphère, et que le chrétien, en tant que chrétien, demeure dans la sienne, et les luttes que redoute M. Drummond ne naîtront pas.

Vu :

<i>Le Doyen,</i>	<i>Le président de la soutenance,</i>
A. SABATIER.	E. MÉNÉGOZ

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	5
La Méthode	11
L'application de la méthode aux faits spirituels. . . .	29
Biogénésie.	29
Dégénération.	35
Croissance.	37
Mort.	39
Mortification.	40
Vie éternelle.	41
L'environnement.	43
La conformité au type.	45
Le semi-parasitisme.	48
Le parasitisme	49
Classification.	51
CONCLUSION.	55

